

12 décembre 2008

LE MAGAZINE | DE MUSÉES EN GALERIES

PAR MARIE C. AUBERT

Jean Rustin une vie de peinture

Pour fêter les quatre-vingts ans du peintre et ses soixante ans de carrière, la galerie Polad-Hardouin, à Paris, propose une rétrospective des œuvres de cet artiste atypique.

TOUT LE MONDE a vu un jour ou l'autre une toile de Jean Rustin et chacun possède un avis que l'autre ne partage pas forcément. « Il choque », « il dérange », disent ses détracteurs. À ceux-là, Rustin répond : « Pour moi le corps mis en scène, théâtralisé par l'espace vide et clos du tableau, est l'image qui me permet d'exprimer avec violence et de la façon la plus directe, les sentiments et les désirs conscients et inconscients qui m'habitent et que je ne saurais traduire autrement que par ces images. Images que je laisse à d'autres le soin d'interpréter entre l'érotisme, l'obsène, la pornographie, mais aussi la tendresse, la pitié et le sacré. » Alors on aime ou on n'aime pas cette peinture-là, surtout celle réalisée après les années 1970, mais on ne peut rester insensible face à une telle maîtrise de la couleur et de l'espace notamment.

La souffrance qui émane des personnages venus d'un « monde imaginaire très loin de la réalité [...] », comme l'écrit Rustin, est immédiatement palpable. Car ils n'existent pas réellement ces êtres, surpris dans leur intimité, victimes consentantes de Rustin. Il ne s'agit pas non plus de modèles ayant posé dans un atelier. Certains, entièrement mis à nu – au propre comme au figuré –, se retrouvent enfermés dans des pièces (des chambres ?) souvent vidées de leurs meubles – excepté dans *Femme assise*, de 1991, ou *Autoportrait sur une chaise*, de 1998. Les portes, lorsqu'elles existent, s'ouvrent sur le vide, comme le montrent ces deux acryliques sur toile intitulées *Près de la porte*, de 1998, et *La Grande Porte verte*, de 1999. Cette abstraction de détails, cette épure dans la composition permettent de se concentrer sur les sujets. On se souvient qu'Elsa, l'épouse de Rustin, exerçait le métier de psychiatre et que l'artiste a vécu au moins pendant une année au cœur d'une unité spécialisée. Pourtant, ce ne sera que bien plus tard que surgiront de sa mémoire ces êtres



Jean Rustin, *Sans titre*, 2008, mine de plomb et crayon sur papier (galerie Polad-Hardouin, Paris).

à l'opposé des canons esthétiques de la beauté. Leurs corps, usés, flétris par le temps, sont décharnés ; leur peau, de laquelle apparaît le circuit des veines, est flasque et leurs yeux présentent une étrange fixité. La palette se réduit à quelques tons sourds, surtout ce gris-bleu – en référence aux chambres d'isolement à l'hôpital ? – ou cet ocre pour les fonds faisant ressortir la crudité des scènes, comme sur *Le Rideau*, de 1972, ou *Le Désir*, de 1994... Le parcours débute au rez-de-chaussée avec une trentaine de toiles

de grands formats, dont deux plus anciennes, sortes de clins d'œil à sa période 1960-1970 : *Où est donc Bébert ?*, une acrylique sur toile de 1964, et un de la série des « Couteaux ». L'accrochage laisse une respiration, indispensable entre chaque peinture. On note également certains parallèles entre les œuvres : *Sur les genoux*, de 1991 et *Sur le lit*, de 2004, délivrent le même « modèle », la même pose et un format identique (41 x 27 cm), avec pourtant plusieurs années d'écart. C'est dire si le sujet obsède l'artiste ! Autre parallèle intéressant : *Petite Main*, de 2003, et la toile *Sans titre* n° 16, exécutée deux ans plus tard, montrant chacune une main offerte.

Au sous-sol, le visiteur est confronté à treize petits formats et dix dessins. Les mêmes créatures humaines sans âge affichent leur solitude. Chacune d'elles, même au sein d'un groupe d'autres créatures similaires, est terriblement solitaire. C'est une constante chez Jean Rustin : qu'il travaille un petit ou un grand format, ces personnages souffrent tous d'un mal-être infini et hurlent leur désespoir à la façon du célèbre *Cri* de Munch... Les dessins, composés à la mine de plomb et crayon sur papier, concernent la période 2000-2008. Ils ne comportent pas de titre... contrairement aux acryliques sur toile. Pour clore l'exposition, laissons la parole à l'artiste : « J'ai conscience qu'il y a derrière ma démarche d'aujourd'hui,

derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles – et bien plus – de peinture, surtout religieuse. Vingt siècles de Christs morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés, et que c'est bien dans le corps, dans la chair que finalement s'écrit l'histoire des hommes et peut-être même l'histoire de l'art. »

● Jusqu'au 17 janvier 2009, « Jean Rustin, une vie de peinture », galerie Polad-Hardouin, 86, rue Quincampoix, Paris 13^e, tél. : 01 42 71 05 29, www.polad-hardouin.com. La galerie sera fermée du 21 décembre 2008 au 5 janvier 2009.